

que Nedjib-Pacha franchissait le Kara-Lom, chassait l'ennemi d'Opaca, le contraignait à évacuer Popof et à se rejeter sur Biela. L'armée de Roustchouk tout entière se concentra en arrière, selon l'opinion adoptée par les dépêches officielles russes.

Cependant Plevna était complètement investi, et les attaques contre cette ville se répétaient chaque jour, presque à chaque heure de la journée. L'héroïque Osman-Pacha, à la tête d'une garnison qui était désormais réduite à ses seules ressources, continuait à se défendre avec acharnement. Les Roumains, de leur côté, montraient dans l'attaque une bravoure que leurs alliés russes mettaient largement à profit. Les redoutes avancées tombaient une à une entre les mains des assiégeants. Un renfort de 7,000 hommes, dirigé sur la ville assiégée, était arrêté à Lovatza par 22,000 Russes et y subissait une déroute complète. La chute de Plevna paraissait donc imminente, et chaque jour les journaux russes l'annonçaient pour le lendemain. Mais au moment où le général Skobelev s'appretait à donner l'assaut, il se vit subitement attaqué lui-même, obligé d'abandonner la plupart de ses positions, après avoir laissé 5,000 tués ou blessés sur le terrain (12 septembre). Du 11 au 13 septembre, les Russo-Roumains avaient perdu 25,000 hommes. Les forces numériques d'Osman-Pacha ne lui permettant pas de prendre une sérieuse offensive, une longue inactivité succéda, devant Plevna, aux chaudes affaires du commencement de septembre, et le même calme s'établit dans la passe de Chipka. Mais, le 24 octobre, le général Gourko, qui s'avancit avec la garde impériale sur la route de Plevna, infligea une sérieuse défaite aux Turcs, qui essayaient de lui barrer le passage. Les hostilités reprurent avec une nouvelle vigueur, et les Russes, visiblement pressés d'en finir avant l'arrivée de l'hiver, remportèrent partout des succès plus ou moins éclatants. Déjà les puissances européennes, prévoyant une défaite décisive des Turcs, s'appretèrent à intervenir pour proposer une médiation. La victoire de Gorny-Dubnisk (25 octobre), la prise de Téliach et du corps tout entier d'Ismaïl-Haki-Pacha (27 octobre) confirmèrent ces prévisions; la chute de Plevna (10 décembre) les réalisa. La lutte sérieuse était finie pour les Turcs, car l'armée de Plevna, désormais libre de ses mouvements, allait pouvoir dégager le général Gourko de la situation critique qu'avait su lui faire Suleyman-Pacha. Osman-Pacha, à la tête d'une

garnison mourant de faim, après un suprême et héroïque combat, où il avait été grièvement blessé, avait dû se rendre à discrétion. Suleyman-Pacha fut alors contraint lui-même d'abandonner ses positions de Chipka et de se retirer sur Andrinople. Les Balkans étaient livrés aux Russes. Les Turcs battaient en retraite sur toute la ligne. Le 3 janvier 1878, ils évacuèrent Sofia. La résistance n'était plus possible; la Porte fit demander une armistice par l'Angleterre et, sur le refus de la Russie de négocier par cette voie, s'adressa directement à son ennemi. Le gouvernement russe offrit alors de se contenter d'une simple suspension d'armes et de discuter immédiatement les préliminaires de paix. Mais, avant d'entrer dans cette nouvelle phase de l'histoire de Russie, nous sommes contraint d'exposer brièvement les événements militaires qui s'étaient produits en Asie, et que nous avons dû, pour ne pas interrompre notre récit, laisser jusqu'ici de côté.

Les péripéties de la guerre russo-turque en Asie avaient été tout à fait semblables et, en quelque sorte, parallèles à celles de la guerre d'Europe. Le général Melnikoff avait été chargé d'opérer directement contre Kars, tandis qu'un autre corps d'armée agissait contre Ardahan; un troisième marchait contre Erzeroum, et un quatrième s'avancit, en tournant le mont Ararat, dans la direction de Bayazid. Le but final de ces opérations devait être Erzeroum.

Tout se borna longtemps, de part et d'autre, à de simples escarmouches. Le 12 mai, les Russes parvinrent à se rendre maîtres d'Ardahan. La marche sur Bayazid réussit également. A la fin de juin, Kars était complètement investi; mais Moukhtar-Pacha arriva en toute hâte, contraignant les Russes à lever le siège peu de jours après (7 juillet). Aucun fait de guerre important à signaler ne se passa depuis cette époque jusqu'au commencement d'octobre, où une grande bataille indécise eut lieu entre Moukhtar-Pacha et Loris-Melikoff, aux environs de Kars (2, 3 et 4 octobre), avec des pertes énormes des deux côtés. Le 14 et le 15 octobre, nouvelle bataille à Aladjadagh, bataille décisivement fatale aux Turcs cette fois, les communications de Moukhtar-Pacha avec Kars ayant été entièrement coupées. Les Russes évaluèrent à 16,000 hommes les pertes des Turcs dans cette affaire. La chute de Kars (18 novembre) était la conséquence presque nécessaire de cette défaite. Celle d'Erzeroum aurait même infligé à

ment suivi, si les négociations de la paix n'étaient venues interrompre la suite des opérations militaires.

La guerre était terminée. D'après les comptes rendus officiels, elle avait coûté à la Russie 89,304 hommes. Les négociations pour les préliminaires de paix avaient commencé, mais avec des retards évidemment calculés par la Russie; les délégués turcs, devant se rendre au quartier général du grand-duc Nicolas, mirent plusieurs jours à découvrir le siège mobile de ce quartier général. Le 20 janvier seulement, le jour même de l'entrée des Russes à Andrinople, ils réussirent à rejoindre le prince à Kasanlyk; mais alors on trouva qu'ils n'étaient pas munis de pouvoirs assez étendus, et on leur fit perdre encore plusieurs jours. Entre temps, les Russes se portaient à marches forcées sur Constantinople. Ces opérations, menées très-rapidement, avaient le double but d'assurer aux Russes un *uti possidetis* très-avantageux et de décider les plénipotentiaires turcs à ne pas marchander les conditions de paix qui seules pouvaient désormais suspendre la marche de l'ennemi. Les bases de la paix et les conditions de l'armistice furent signées le 31 janvier, à Andrinople, et quelque temps après, le 3 mars, le traité définitif fut signé à San-Stefano. Les Russes, malgré le traité qui avait été adopté en principe, continuaient cependant à avancer vers Constantinople; il est vrai que c'était avec l'agrément de la Porte, ce qui leur paraissait une justification suffisante. L'autriche et l'Angleterre, longtemps bernées, longtemps hésitantes, commencèrent à soupçonner que leurs intérêts pourraient bien être lésés dans ce traité de San-Stefano, qu'on différait toujours de leur communiquer. L'Angleterre envoya sa flotte devant Constantinople; l'autriche demanda la convocation d'une conférence européenne, qui seule, en droit, pouvait apporter des modifications aux traités de Paris (1856) et de Londres (1871). La Russie accepta la conférence avec un grand empressement; mais elle posa en principe : 1° que la conférence ne délibérerait que sur des questions arrêtées d'avance entre les puissances; 2° que les décisions de la conférence ne seraient obligatoires pour personne. L'Angleterre demanda l'admission de la Grèce dans la conférence et exigea que la Russie soumit à la conférence tous les articles de sa convention avec la Turquie, y compris les articles secrets, s'il en existait. L'entente n'ayant pu se faire entre la Russie et l'An-

gleterre, le cabinet de Berlin se décida à intervenir et proposa la réunion d'un congrès ayant pour objet de réviser les traités de 1856 et de 1871; celui de San-Stefano, qui n'en fut pas nommé, ne pouvait manquer d'être compris virtuellement dans cette révision. La proposition du gouvernement allemand fut acceptée, et la première séance du congrès eut lieu à Berlin le jeudi 13 juin 1878. Au moment où nous écrivons, les séances se suivent, et aucun résultat définitif n'a encore été obtenu.

RUSSOPHILE adj. et s. (ru-so-fi-le — de Russie, et du gr. *philos*, ami). Qui aime les Russes, qui est de leur parti.

RUTHERFORDITE s. f. (ru-ter-for-di-te — de Rutherford, nom de lieu). Miner. Substance trouvée en grains cristallins ou cristaux clinorhombiques dans les mines d'or de Rutherford, dans la Caroline du Nord.

RUTILINOSULFURIQUE adj. (ru-ti-li-no-sul-fi-ri-ke — de rutiline, et de sulfurique). Chim. Se dit d'un acide obtenu en même temps que la rutiline, sous forme de poudre violette, soluble dans l'acide sulfurique et dans l'acide nitrique.

RUTYLÈNE s. m. (ru-ti-le-ne). Chim. Nom donné par Bauer à un carbure d'hydrogène obtenu en traitant le bromure de diamylène à chaud par la soude alcoolique.

RUTZKY (André), officier et écrivain militaire autrichien, né à Wagstadt (Silésie) en 1829. Il entra dans l'artillerie et servit assez longtemps comme officier dans un régiment d'artillerie de côte. Il s'adonna alors à des études approfondies sur les bouches à feu et engins de guerre et se fit connaître par la publication de quelques ouvrages, dont les suivants ont été traduits en français : *Artillerie rayée* (Vienne, 1862, in-8°), traduit en français en 1864; *Notice sur les canons rayés de campagne* (1862, in-8°), traduit par d'Herbelot (1864, in-8°); *Le Poudre à tirer et ses défauts* (1863, in-8°), trad. par Jouin (1864, in-8°); *Théorie et construction générale des canons rayés* (1864, in-8°), traduit par Seebold (1864), etc.

RUZZANTE (Angelo Beolco, dit le), poète comique italien. V. Beolco, au tome II du *Grand Dictionnaire*.

RYES, bourg de France (Calvados), ch.-l. de cant., arrond., et à 2 kilom. N.-E. de Bayeux, sur la Grande; pop. aggl., 373 hab. — pop. tot., 420 hab.

SAALES, ancien bourg de France (Vosges). — Cédé à l'Allemagne par le traité de Francfort du 10 mai 1871, ce bourg est aujourd'hui compris dans l'Alsace-Lorraine, cercle de Mohlheim; 1,278 hab.

SABALO s. m. (sa-ba-lo). Ichtyol. Espèce de poisson du genre argus, qui habite les eaux douces du haut Pérou.

SABBAT s. m. — Nom donné en 1789, par le club des Jacobins, à un comité organisé dans tous les clubs de Paris, et qui abouissait aux frères Lameth, alors chefs du club des Jacobins. C'était un noyau de dix hommes qui, chaque jour, venaient prendre l'ordre chez les Lameth et le donnaient ensuite à dix hommes appartenant aux divers bataillons de la garde nationale, de manière que tous les bataillons et toutes les sections recevaient à la fois le même mot d'ordre.

SABÈEN, ENNE adj. et s. — Encycl. Linguis. L'idiome mandéen est la langue parlée par les mandéens, que les musulmans désignent plus généralement sous le nom de *sabéens* ou *sabéens*, et les Européens sous celui de chrétiens de Saint-Jean. Cet idiome intéressant à divers égards a été, de la part de plusieurs savants, l'objet d'études spéciales, parmi lesquelles nous citerons les recherches de Norberg, de Gesenius, de Hoffmann et autres orientalistes distingués. Mais le travail le plus important et le plus complet sur cette question est dû à M. Théodore Nöldeke; c'est celui qui a été inséré dans les *Abhandlungen* de l'Académie des sciences de Göttingue sous le titre de *Ueber die Minder der Mandäer*. Nous lui emprun-

tons la majeure partie des détails qui vont suivre. L'idiome mandéen appartient incontestablement à la famille araméenne, dont il peut être considéré comme un des représentants les plus purs, si toutefois l'on ne s'attache qu'à ses caractères grammaticaux, en laissant de côté le lexique. Il se distingue de l'ancien araméen par un affaiblissement sensible des sons et l'oblitération de différentes formes grammaticales. Cependant, il en diffère beaucoup moins sous ce double rapport que le chaldéo-samaritain. A en juger par la langue actuelle, nous pouvons admettre que l'ancienne langue mandéenne établissait une transition entre le syriaque proprement dit et le judéo-araméen ou, comme on l'appelle encore, le chaldéo-samaritain. Le mandéen est encore parlé par des adeptes du sabéisme, vivant en assez grande quantité dans la province persane du Chouzistan.

Au premier aspect, l'écriture des manuscrits mandéens semble appartenir au groupe graphique du syriaque, et M. Th. Nöldeke la fait dériver immédiatement du caractère *estranghelo*. Les premiers savants qui s'occupèrent de l'étude de cet idiome furent le docteur de Göttingue qui en recueillit un grand nombre de manuscrits, et qui en fit un catalogue qui ne tarda pas à en reconnaître, en réalité,

vingt-deux, nombre que nous retrouvons dans tous les alphabets sémitiques primitifs. Cependant, M. Nöldeke croit qu'il n'y en a peut-être que vingt et une, par suite de la confusion des signes qui représentent les gutturales, confusion qu'entre parenthèse nous retrouverons dans un autre idiome, moitié sémitique, moitié iranien, le pehlvi. Une tendance caractéristique du mandéen, qui du reste existe également dans le système graphique des juifs modernes, est d'exprimer les sons *h*, *t* et *z* brefs, qui régulièrement devaient, comme dans toutes les écritures sémitiques, se sous-entendre, d'exprimer, au lieu de ces lettres, les voyelles longues *h*, *t*, *z*. Cette tendance s'explique parfaitement par l'ignorance de plus en plus grande de ceux qui parlaient ou écrivaient le mandéen, au sujet des formes grammaticales, dont la connaissance peut seule permettre, dans toutes les langues sémitiques, de restituer immédiatement, d'après des règles fixes, les voyelles brèves systématiquement supprimées. Le système vocalique rapproche une fois de plus le mandéen du syriaque. Les consonnes subissent d'assez profondes modifications, qui se réduisent en général en des affaiblissements d'articulation du même organe. Ainsi, le *k* palatal se substitue fréquemment au *g* guttural; le *g* également. Le *d* remplace la dentale forte *t*; ainsi *katab*, écrire, devient *kadab*. Le *z* et le *r* sont susceptibles de nombreux changements. Dans les labiales, le *p* remplace souvent le *b* et *f* et réciproquement. Les consonnes de qualité de linguales. Les pronoms personnels sont : *ana*, je; *ana*, tu; *hou*, lui; *ha*,

elle; *ana*, nous; *anawou*, vous; *hinoum*, eux; il est facile d'y reconnaître les thèmes sémitiques. Les verbes se rapprochent beaucoup des verbes syriaques, si l'on tient compte des substitutions phonétiques particulières au mandéen. La conjugaison s'effectue à l'aide des procédés communs à la majorité des idiomes sémitiques. Pour les substantifs, la terminaison caractéristique du féminin est *a*; le masculin pluriel est marqué par la terminaison *oua*, et le féminin du même nombre par la terminaison *na*. Les substantifs reçoivent dans leurs désinences différentes modifications correspondant aux divers états de construction, emphatique, absolue, etc., du syriaque. Les pronoms possessifs s'accroissent aux substantifs sous la forme de suffixes. Les noms de nombre, qui reproduisent, avec de légères altérations, les radicaux équivalents des autres langues sémitiques, sont, suivant leur ordre numérique : *khad*, trin, *lata*, arba, *khamsa*, *sita*, *tanania*, *tisa*. Les prépositions du mandéen *l*, *al*, *bi*, *man*, etc., lui sont également communes avec ses congénères sémitiques. La construction jouit de beaucoup de liberté et est astreinte à moins de règles encore qu'en syriaque. L'adjectif suit généralement le substantif auquel il se rapporte.

Si maintenant nous jetons un coup d'œil sur le lexique mandéen, nous constatons qu'il se compose principalement d'un fonds d'anciennes racines araméennes; mais, à côté de ce fonds autochtone, nous rencontrons un nombre de mots, encore plus considérable qu'en syriaque, empruntés aux langues étrangères. Le grec et le latin ont peut-être



